

La cabane

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 30

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195052>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c., de la Suisse, 20 c.; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

La cabane.

Il vous est sans doute arrivé de mettre une fois, par mégarde, le pied dans une fourmilière; et vous avez immédiatement remarqué l'agitation provoquée au sein de la paisible tribu par cet événement fortuit. Eh bien, le même fait s'est manifesté dernièrement chez nos clubistes pendant la construction de la cabane du Muveran et les circonstances vraiment dramatiques dans lesquelles les premiers travaux ont été effectués, là-haut, à 2550 mètres.

On ne parlait plus que de cela dans le Club alpin; on suivait par la pensée les pénibles efforts de M. Barbey et de ses aides, luttant, dans ces régions élevées, avec le froid, la pluie et les vents déchainés; on s'arrachait le journal publiant quelques notes écrites à la hâte et apportées dans la plaine par un guide des Plans.

Il s'en souviendra longtemps aussi, ce cher président, du jour où un ouragan épouvantable enleva — comme des feuilles de papier — ses caisses de provisions, sa vaisselle, sa tente, ainsi que les planches, la porte et les fenêtres de la future cabane, et précipita le tout dans le Creux de Sailles!

A la suite de ces événements, on pouvait aisément se figurer le puissant attrait de curiosité qu'avait, pour nos clubistes, la prochaine inauguration de la nouvelle cabane.

Il y aurait certainement du bruit dans Landerneau.

Le grand jour arriva.

Le vendredi 19 juillet, à 2 h. 25, de nombreux clubistes, gourde et jumelles en sautoir, piolet à la main, sac au dos, attendaient, à la gare de Lausanne, le départ du train.

En voyant ces costumes de touristes aux couleurs douteuses, gris, brun, marron, déjà limés, râpés par de fréquentes excursions, on eût dit une escouade d'ouvriers piémontais venant chercher de l'embauche ou rentrant chez eux par le col du St-Bernard, à l'approche de l'hiver.

Aussi comprenons-nous ce mot d'une brave femme à une jeune fille qui l'ac-

compagnait : « Eh! les maçons s'en vont de bonne heure, cette année. »

Comme ils sont joyeux, ces coureurs de montagnes!... Ah! c'est qu'il s'agit d'une grande solennité!

Le train se met en marche, mais le ciel devient menaçant, et le vent du midi nous amène les nuages à grands coups d'ailes. Néanmoins, comme chacun aime à arranger le temps à ses convenances, on entend répéter par-ci par-là dans le wagon : « C'est rien, ça... Un temps superbe dans demi-heure. »

D'autres, moins rassurés, regardent par les portières en faisant une grimace significative.

A Montreux, M. B., l'un des doyens du Club, qui, en fait de hardiesse et de courage comme ascensionniste, nous a brillamment devancés, vient nous serrer la main au passage, tout en nous laissant entrevoir combien il serait heureux de nous accompagner si l'âge et la santé le lui permettaient.

A Territet, l'arrivée en wagon d'un clubiste de vieilleroche aussi, M. L., toujours content, toujours joyeux, avec de petites allures de gymnaste, déride tous les fronts.

Et cependant, à notre arrivée à Bex, la pluie tombait « comme si on la versait ». Ah! mais, c'est que dans ce coin-là, elle s'en donne toujours à cœur joie; elle s'y complait d'une façon désespérante; c'est un fait bien connu, surtout des touristes. Aussi les voyait-on tête penchée, chapeau rabattu, filer sous les arbres des trottoirs et maugréant comme des gens dont les pronostics de tout à l'heure sont complètement déçus.

— Quel temps!... Me voilà déjà percé à fond.

— Ah! ben, merci, si nous en avons ainsi jusqu'aux Plans!

Et, sur le passage, des gens aux fenêtres criant à leurs vis-à-vis :

— Ça tombe bien.

— Aloo. Quel riche temps!

Vous pouvez juger de l'effet qu'un pareil langage faisait sur nous.

« Entrez donc un instant au café, nous dit un Lausannois en séjour à Bex et en compagnie de deux messieurs de la lo-

calité, ça va cesser, ce n'est qu'un tout petit orage. Allons, venez vous rafraîchir. »

Il me semble que nous l'étions déjà suffisamment... rafraîchis!

Bref, le petit orage ne s'en tira pas mal, car il nous en donna à discrétion, et sans une minute de répit, jusqu'aux Plans.

C'est là ce que les amis de Bex appellent une *pluïette*. Quand toutes les bondes des cieux sont ouvertes et que les chéneaux ne peuvent plus débiter l'eau des toits qui déborde, alors seulement ils se décident à dire : « Il pleut ».

Enfin nous arrivons aux Plans avec des habits collants, des cheveux en mèches ruisselantes, des chapeaux aux formes fantastiques.

Comme trempée, c'était un vrai beurre, quoi!

Bref, chacun se débarbouille comme il peut et se met à table. Le souper, bien qu'excellent, ne se prolonge pas, tous ayant hâte de voir le temps qu'il fait et de griller un bout de Grandson.

La pluie a cessé, mais le ciel est d'un noir d'encre, d'encre communicative, déteignant passablement sur les visages, qui s'efforcent de faire bonne mine à mauvais jeu.

Et de temps en temps on entendait dire dans les groupes : « Vous voyez d'ici l'angoisse de M. Barbey, se demandant là-haut, en face de ses préparatifs et d'un tas de provisions de bouche, si nous pourrions monter! »

Pfu... u... u... ut!... cla, cla, ta, ta, ta,!

Les fusées se croisent dans l'air où elles éclatent en étoiles multicolores. La fanfare l'*Argentine* exécute ses morceaux les plus entraînants; tous les chalets s'illuminent! Des lampions blancs dessinent en lignes étincelantes les fenêtres, les balcons et les corniches. Les lanternes vénitienes et les ballons suspendus dans les arbres, s'y détachent comme autant de fruits lumineux, tandis que des feux de bengale incessants estompent le tout d'une teinte rose tendre. C'est vraiment coquet, ravissant! Jamais le romantique vallonn des Plans ne fut pareillement fêté, jamais il ne se montra sous des couleurs plus riannes.

Partout la gaieté avait repris le dessus, et malgré l'heure avancée, nos clubistes en liesse ne pouvaient se décider à gagner leur gîte. Ils se livrèrent tout à coup au pillage des lanternes et des ballons, organisèrent un charmant cortège et firent, musique en tête, le tour du hameau des Plans. Vu à distance, rien de plus pittoresque, de plus original que cette longue file de lanternes décrivant ses capricieux méandres dans les sentiers du hameau et projetant de douces lueurs sur le sombre profil des monts.

Enfin le cortège s'éloigne, disparaît peu à peu, et, avec les dernières lanternes, semblent s'éteindre les derniers bruits du soir.

Evidemment, nos clubistes sont à la paille.

Illusion. Une vingtaine d'entr'eux, infatigables, entraînés par une gaieté folle, rallument les restes de bougies, et se demandent s'il ne serait pas convenable d'aller serrer la main à M. le syndic de Lausanne, dont le joli chalet est encore illuminé.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Ah ! les malins, va ! Ils savaient fort bien que cette escapade nocturne ne se bornerait pas à un simple « bonsoir, M. le Syndic ». Des tables s'alignèrent bientôt sur la terrasse, et le tonnelet d'excellent petit blanc — qui y est du reste habitué — fut généreusement mis à contribution. Quelques chants patriotiques, des récits amusants et de bons mots terminèrent on ne peut plus agréablement la soirée.

Le lendemain, samedi, à 5 h. du matin, la fanfare des Plans réveille tout le monde par les accords du *Cantique suisse*.

Agréable surprise, le ciel est superbe, pas un nuage !

Une demi-heure plus tard, tous nos clubistes étaient debout, sac au dos, prêts à partir. Et à 6 heures, on les voyait se diriger en divers groupes vers *Pont de Nant*, puis gagner ensuite, à pas réguliers, le chalet de la *Larze*. Les premiers partis hélaient le gros de la troupe dont la longue file serpentait lentement dans le sentier roide et rocailleux. On eut dit un nombreux troupeau de moutons cheminant en file indienne et allant chercher sur ces hauteurs une herbe tendre et parfumée.

De la *Larze* on traverse les pâturages de *Sur-Cœur*, d'où la vue est déjà grandiose. Puis les gazons deviennent de plus en plus rares, et l'on attaque bientôt le rocher sur la grande face occidentale du Muveran, sillonnée de couloirs, de vires ou corniches. Dès lors l'œil domine sans cesse un dédale de rochers à l'aspect sévère et plonge par-ci par-là dans des gouffres effrayants.

C'est dans un de ces passages qu'un

clubiste genevois, très connu de la Section des Diablerets, et ayant toujours le mot pour rire, cherchait à ranimer un peu le courage de ceux qui n'avançaient qu'avec hésitation.

— Voyez donc, monsieur, lui dit un de ces derniers, où nous irions tomber si nous faisons un faux pas !

— En effet, je crois qu'en arrivant en bas, nous serions passablement dévernés.

— Taisez-vous, vous me donnez le frisson !

Allons donc ! mais c'est un vrai plaisir, au contraire, de passer par là : on y amènerait sa belle-mère.

Une bonne halte sur le *Roc du Chasseur* et un léger pique-nique reposent et raniment les forces pour gravir les défilés rocailleux, les vires étroites et hardies qui mènent aux éboulis, à travers lesquels on atteint, par de longs zigzags, la *Frête de Sailles*, entre le Grand et le Petit-Muveran.

La Frête de Sailles est une arrête si vive, si franche, qu'on ne voit absolument rien au-delà que lorsqu'on arrive au point culminant, où flottait le drapeau fédéral et où toutes les têtes de la bande apparaissent à M. Barbey, qui attendait avec impatience devant la cabane, située à une cinquantaine de mètres au-dessous, sur le versant valaisan.

La fanfare des Plans, jouant à notre arrivée, l'aspect de cette cabane gentiment décorée et des sept tentes plantées à proximité, furent pour nous une surprise vraiment saisissante, au milieu de ces sites toujours si sauvages et silencieux.

— Bravo ! s'écria le président.

— Bravo ! Vive Barbey ! répondirent toutes les voix.

M. Barbey avait mis son tablier de cuisine et faisait la *popote*, ce qui n'est pas petite affaire quand il vous tombe sur les bras plus de cent affamés qui viennent de faire une grimpe de cinq heures ! Et cependant tout se passa à merveille. De longues files de verres remplis d'une absinthe légère et sirotée, furent prises d'assaut par les arrivants.

« Ah ! que c'est bon !... Encore un, M. Barbey, encore un s'il vous plaît ! »

Puis vint le dîner où le maître-queux trouva moyen de nous servir vingt et une marmites de soupe excellente. Il fallait voir alors toutes les gamelles tendues vers la porte de la cabane, et rappelant à si méprendre les distributions de vivres aux pauvres de Paris, reproduites par les journaux illustrés.

Puis suivirent les conserves et de délicieux petits pois. Et chacun fit honneur à ce dîner en se demandant comment on avait pu si bien l'apprêter avec un matériel de cuisine aussi restreint.

M. Barbey a beaucoup regretté cependant de ne pouvoir nous donner des serviettes et changer d'assiette à chaque plat. On pouvait cependant y remédier en allant derrière la cabane plonger ses services dans un chaudron d'eau bouillante, eau qui prenait, hélas ! au bout de quelques instants, une teinte quelque peu mystérieuse.

Les autorités de Leytron sont annoncées. Ces messieurs gravissent péniblement le rude pierrier qui est au-dessous de la cabane. La musique joue au milieu d'unanimes acclamations.

Peu après, la cérémonie d'inauguration a lieu. Tout le monde se groupe devant la cabane sous un soleil ardent. M. Barbey monte sur le tertre voisin, fait l'historique de la nouvelle construction et rend hommage à tous ceux qui l'ont secondé dans sa tâche difficile. Il est vivement applaudi et reçoit de sympathiques et vigoureuses poignées de mains.

En terminant, l'orateur remet à Jules Veillon, pour lui et ses collègues, l'insigne des guides suisses patentés. Comme il est vite fixé à la boutonnière et comme ces braves guides se redressent ! Ils font bien, car ils ont assez peiné pour cela.

Tous les orateurs, réfugiés à l'ombre, dans la cabane, arrivent successivement sur le seuil, comme des acteurs qui sortent de la coulisse. Ce sont MM. Zurich, délégué du Comité central ; de Palézieux, président de la Section de Jaman ; Dutoit, avocat ; Défayes, président du Comité municipal de Leytron ; Jules Veillon, guide ; Bernoud, délégué de la Section genevoise. Ils n'ont tous que des éloges et des félicitations à l'adresse de la Section des Diablerets et de son dévoué président.

Le discours de M. Bernoud, entre autres, a eu grand succès. Dès ses premières paroles, il a ouvert le sac à malice que chacun connaît et nous a entretenu un peu de tout, dans un langage imagé, spirituel, émaillé de traits heureux et amusants : des calembours à foison et toujours bien trouvés.

Après la cérémonie, flânerie aux environs, conformément au programme.

Quelques heures plus tard, *five o'clock* où le cuisinier chef nous fait distribuer dix grands arrosoirs de thé, au parfum rehaussé par de nombreuses bouteilles de rhum. Comme il est le bienvenu, ce thé, et comme un cigare est bon après.

A la nuit, nouvelle surprise organisée on ne peut mieux par celui qui n'en fait pas d'autre et qui ne fait rien à demi. Illumination superbe, féérique. Les fusées donnent le signal et se succèdent bientôt sans interruption, en semant leur pluie d'étoiles au pied du Grand-Muveran. Puis, sur toutes les hauteurs

environnantes, même au sommet du Petit-Muveran, de superbes feux de bengale s'allument et jettent leur lumière chatoyante et magique sur les monts géants qui nous surplombent. Le spectacle est vraiment grandiose, fantastique, impossible à décrire; aussi les bravos éclatent-ils de toutes parts avec enthousiasme.

En effet, rien de comparable ne peut être vu dans la plaine. Nous n'oublions jamais cette soirée.

Après tout cela, on peut aller à la paille et dormir comme des bienheureux, j'espère. — Les vieux, les grincheux, les délicats, le rhumatisants, sont installés dans les dortoirs de la cabane; les jeunes, les robustes et gais compagnons se glissent sous les tentes.

Dormir! indiquez-m'en le moyen, quand on a à sa gauche une fabrique de calembours et de bourdes à faire rire aux larmes!

Ah! voici le président, une bouteille à la main, qui nous apporte le *bonnet de nuit*, désireux de nous faciliter un sommeil réparateur.

Ce bonnet de nuit — pour ceux qui ne le savent pas — n'est autre qu'un petit verre de kirsch. M. Barbey, accompagné d'un porte-falot, fait la tournée au complet, dans la cabane et dans les tentes, auprès de quatre-vingt-dix sept coucheurs. Il n'oublie personne, chacun reçoit son bonnet de nuit; il n'oublie que lui-même, car, durant toute la fête, nous ne l'avons vu ni manger, ni boire.

Nous aimons à croire, cependant, qu'il n'a pas trop souffert de la faim, et qu'il a pu par-ci par-là croquer un petit morceau bien mérité.

Le lendemain, dimanche, à l'aube, le président et ses garçons d'office quittent la paille. Le feu est rapidement allumé et le chocolat *boutonne* dans les marmittes. On sert vite les plus pressés, les intrépides, qui persistent à monter au Muveran, malgré le temps douteux et les brouillards qui en coiffent le sommet.

Un gros baquet de chocolat est apporté au milieu de la table de la cabane. Droit au-dessus, deux pieds s'agitent — je ne sais pourquoi — au bord du dortoir supérieur...

Une demi-minute s'écoule et paf! une grosse babouche plonge dans le baquet. Un loustic l'attrappe et la jette vivement de côté: «Ceux qui ne l'ont pas vue, n'en sauront rien,» fait-il, et il continue à remplir les tasses de ses voisins.

— Voulez-vous déjeuner, monsieur? me demande-t-il.

— Merci, lui répondis-je, je ne suis pas pressé; j'attendrai la seconde fournée.

Que de choses à dire encore; mais la place nous manque, et je suis forcé de finir brusquement en disant deux mots seulement de l'aimable et cordiale réception qui nous a été faite par la commune de Leytron. Comme il était charmant et plein d'entrain ce banquet, installé sous de beaux ombrages, égayé par l'excellente fanfare *La Villageoise*, et entouré d'une population sympathique.

Tout à coup, vers la fin du banquet, le président ouvre une lettre qui vient de lui parvenir: Ce sont quelques lignes aimables de M. Marc Morel, qui nous invite à boire le coup de l'étrier dans sa belle cave de Riddes, tout près de la gare.

Ce dernier verre de vin frais, pétillant et de qualité excellente, fut accepté, comme bien on pense, avec un sincère empressement. Il n'a qu'un défaut, ce vin, c'est de nous faire voir les choses à rebours. A peine le train nous ramenait-il à la maison, que la plupart de nos clubistes soutenaient mordicus que nous marchions contre Sion!... Pas moyen de leur ôter cette idée.

Effet d'optique, que voulez-vous.

Mais que de joies dans les cœurs et quels souvenirs nous rapportions tous des agréables journées des 19, 20 et 21 juillet 1895. L. M.

Ein tsemin dè fai.

Quand l'est qu'on va ein tsemin dè fai du la Converchon tant qu'è d'ao côté dè pè Mâodon, lo trein s'einfatè dein on part dè pertes qu'on l'ao dit d'ao tunets, iò on sè tràovè, tot per on coup, à novion tot coumeint quand on détieint lo crâisu ein sè forreint dèzo lo lévet àotrè la né.

Lè farceu ein profitont cauquies iadzo po fèrè d'ao petites farcès; mà d'ao iadzo que y'a, on ein fâ sein lo volliâi, coumeint vo z'allâ vairè.

Onna gaupa que dévessâi allâ dein on veladzo dè pè contrè la Brouye po trovâ se n'oncllio qu'étâi malâdo et po lo soigni tandi cauquies teimps, dévessâi preindrè lo trein pè la Converchon. Sa mère, que dévessâi restâ pè l'holò, renasquâvè dè la laissi allâ tota soletta, po cein qu'on ne reincontrè pas adé quoui foudrâi dein eilliâo tsancro dè treins, iò lè chenapans et lè bravès dzeins sont soveint méclliâ dein lo mémo vouagon. Assebin le lâi fe tot on prédzo dévânt dè la laissi modâ, ein lâi recoumandeint dè ne pas restâ tota soletta, mà d'allâ dein on vouagon iò y'a bin d'ao mondo, po ètrè pe sura dè ne pas ètrè eimbâtâe.

L'est bon. La bouéba tracè contrè la gâra et montè dein on vouagon quasu tot plein; mà à on estachon pe lèvé, tot cé mondo redècheind, et la lurenâ sè tràovè soletta avoué on dzouveno luron

que vegnâi dè montâ et que va s'achetâ drâi découtè la grachâosa.

La pourra bouéba n'étâi pas tant à se n'èse, kâ l'étâi on bocon vergognâosa et n'avâi jamé déveza à n'on luron que le ne cognessâi pas; et le repeinsâvè à tot cein que sa mère lâi avâi de, et que ne sè faillâi fiâ à nion; mà lo trein s'étâi reinmodâ et n'avâi rein à fèrè qu'à dzourè quie. Tot allâ bin tantqu'è à n'on tunet iò lo trein s'einfatè sein derè gâ! Adon la felietta que sè peinsè que stu gaillâ poivè ne pas ètrè on bon soudzet, a l'idée dè fourrà sa man dein sa catsetta, po qu'on ne lâi robâi pas lè cauquies centimes que sa mère lâi avâi bailli; mà, miséricordè! à l'avi que l'einfatè sa man, le tràovè la man d'ao luron que l'âi ètâi dza.

— Po su l'est on voleu, se le sè peinsâ, et coumeint l'étâi tot parâi prâo crâna, l'eimpougnè la man d'ao laron et la serrè tant qu'è que sèyon frou d'ao tunet, iò le sè peinsâvè dè criâ ào voleu.

Mâ on iadzo frou d'ao tunet, que ve la pourra bouéba?... C'est que l'avâi einfatâ sa man dein la catsetta ào galé et na pas dein la sinna. Adon le vegne rodzo qu'on pavot, kâ le sè peinsâvè que lo gaillâ l'allâvè preindrè po onna voleusa, et le lâi demandâ estiusa et lâi esplikâ tot.

On iadzo que l'eurent coumeinci à djasâ, ne botsiront pas. Lè z'amœirâo ont vito fé cognissance. Onna réson ein amenâ on outra; et sè trovâ que l'oncllio malâdo étâi lo parein d'ao luron et vo laisso à dévenâ lo resto. L'alliront einseimblio tant qu'ao veladzo iò restâvè lo luron, sè reviront tsi l'oncllio, que fut bintout gari et cauquies mâi après lâi eut tsi li la noce d'ao galé et dè la grachâosa.

Cein que c'est què dè passâ à novion dein on tunet!

Les musiciens d'autrefois.

Depuis que le dix-neuvième siècle a inventé les représentations à bénéfice, les concerts par souscription, les soirées et les matinées chantantes et instrumentales, et toutes les réunions aristocratiques et fashionables dont la musique fait particulièrement les frais, la condition des musiciens modernes devient chaque jour plus heureuse, plus honorable, plus brillante. Pour eux les bouquets, les couronnes, les ovations, et, ce qui est plus substantiel et plus solide, d'abondantes recettes.

Les talents du second ordre ont aussi leurs fanatiques admirateurs; aujourd'hui il y a place pour toutes les intelligences dans le monde musical. Pour peu que vous ayez de mérite et d'avenir, on vous choie, on vous fête, on vous porte aux nues. En vérité, ce siècle est l'âge d'or des musiciens.

Il est piquant de comparer à cette prospérité toujours croissante des musiciens modernes, la détresse des musiciens d'autrefois, et particulièrement de ceux du douzième et du treizième siècle. A cette époque, les